

NOTE DE LECTURE par Anna Konrad, analyse freudienne presse n°14, 2007
La culture des surdoués,
Sous la direction de Marika Bergès-Bounès et de Sandrine Calmettes-Jean,
Bergès, 2006

18 *La culture des surdoués*, ouvrage collectif sous la direction de Marika Bergès-Bounès et de Sandrine Calmettes-Jean, propose de faire le point sur cette question très actuelle qui peut avoir échappé à ceux qui ne s'occupent pas de la clinique de l'enfant, et même éventuellement à ceux qui la pratiquent. Le livre réunit des travaux produits dans le prolongement d'un colloque organisé sur ce thème en 2002 par l'Association lacanienne internationale.

19 La clinique est présente par touches tout au long de l'ouvrage, revenant invariablement sur une situation singulière : la demande, adressée aux praticiens par des parents, de mesurer le QI de leur enfant et de dire si oui ou non celui-ci est « surdoué », c'est-à-dire s'il possède ou non un QI supérieur à 130. Certains de ces auteurs cliniciens exercent à l'Unité de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent du centre hospitalier Sainte-Anne ou bien sont psychologues scolaires, et leur embarras est d'autant plus important qu'ils peuvent difficilement se soustraire à la communication de ce chiffre dont ils reconnaissent le caractère de « tampon à vie sur le front de l'enfant » (Marika Bergès-Bounès). Comme le signalent plusieurs auteurs, cette unité de l'hôpital Sainte-Anne a été reconnue « Centre de référence pour les difficultés d'apprentissage », et la doctrine psychiatrique officielle ne peut y être ignorée. Or celle-ci se résume à mettre en relation une performance exceptionnelle aux tests d'efficience intellectuelle (QI >130) avec un « dysfonctionnement secondaire évocateur des notions de dysharmonie évolutive ou de troubles instrumentaux » (p. 7).

20 M.-A. du Pasquier et M. Schnaidt démontent la fiction de l'association entre précocité intellectuelle et difficultés d'apprentissage à propos de l'écriture. Avec l'idée de dysharmonie, disent-elles, on nous suggère qu'il y aurait : « D'une part la vivacité, la richesse intellectuelle et d'autre part son envers en quelque sorte, la maladresse ou l'immaturité manuelle qui grèverait la capacité à écrire » (p. 31). Ces auteurs nous présentent un texte concis et éclairant sur l'écriture dont l'apprentissage comporte que la lettre, en combinant sa graphie à d'autres, modifie sa figuration première et « se perd dans le mot » (p. 32), en corrélation éventuelle avec une effectuation symbolique qui se réalise dans le même temps sur le plan du corps. « Cette symbolisation se révèle dans la qualité du trait, lequel est toujours projection du corps » (p. 32) et peut révéler par « des saccades, des brisures [...], un rythme et une pression anarchiques », une oscillation permanente entre trop et pas assez d'engagement corporel comme indicateur d'un « défaut dans les liens symboliques » (p. 36). Il ne s'agit d'aucune incapacité dans le champ instrumental, mais d'un malaise corporel d'un enfant qui « écrit mal », alors qu'il voudrait avoir « une belle écriture » et qu'il a l'idée d'une écriture parfaite, d'un idéal d'écriture que,

cependant, il n'essaie pas d'approcher concrètement. En définitive, son aspiration à la perfection est un idéal de maîtrise que sous-tend la crainte de toute défaillance.

21 Au fil des textes qui abordent la clinique, il se révèle que ces enfants sont des petits personnages captifs d'un idéal parental, maternel ou paternel, au nom duquel, comme le souligne Marika Bergès-Bounès, ils « délogent en permanence l'autre de sa place » (p. 59), qu'il s'agisse de la famille où « ils font voler en éclats les générations », en se plaçant sur le même plan que l'adulte, ou à l'école où l'enseignant démissionne de sa capacité à transmettre.

22 Jean Bergès, dont les apports à cet ouvrage font encore regretter la disparition, pose la question essentielle, déjà soulevée par Freud : « Quel moteur à la connaissance, quelle poussée à l'origine de l'élan à apprendre, de la détermination à trouver la solution des problèmes ? » (p. 24). L'intelligence « testée » est le résultat d'un leurre et même d'un mensonge sur lequel le sujet examiné est prié de ne pas s'arrêter car en effet, « l'examineur lui demande de répondre à une question dont il connaît, lui, l'examineur la réponse » (p. 24). Nous ne pouvons résister à faire l'emprunt de larges citations de Jean Bergès, lui-même très près de la lettre freudienne.

23 L'enfant surdoué présente une « revendication phallique [qui] porte avant tout sur la connaissance et se manifeste par le maniement du discours, maniement qui est une jouissance stimulée par la question des adultes et entretenue par l'hypothèse qu'à cette question, l'adulte suppose que l'enfant peut ne pas répondre ». Or c'est le questionnement sexuel qui « transforme le petit de l'homme en chercheur, en faiseur d'hypothèses » et « l'insuffisance, la gêne, la tromperie et la bêtise » de la réponse, qui peut avoir un effet de clôture, peut aussi, comme le dit Freud, « exciter le "génie" du jeune chercheur, et l'élaboration d'une théorie sexuelle infantile » sur la base de la « dénégation de l'enfant devant la réponse parentale : "Non, ce n'est pas la bonne réponse, il n'y a rien de vrai, donc ils ne savent rien." »

24 Or la dénégation de l'enfant porte finalement sur ce qu'il sait que l'adulte ne peut pas ne pas savoir : qu'il y a dans ces opérations quelque chose d'organique que Freud épingle de l'expression « fragment de vérité ». Ce fragment de vérité n'est rien d'autre que le « corps que vient frapper le refoulement et du même coup le placer du côté de la méconnaissance ». L'hypothèse de Bergès est un peu délicate dans sa formulation : « C'est à travers la qualité particulière de ce en quoi cette *Verneinung* va ou ne va pas aboutir à une *Aufhebung*, à soulever le refoulement, que le penser dégagé d'une partie du retour possible du refoulé va pouvoir dès lors prendre son essor : à chaque question posée par le surdoué cette opération se répète, renforcée de celle qui vise à mettre l'adulte dans l'incapacité de répondre » (p. 27). Répétition « comme tentative de rester dans la méconnaissance, d'esquiver ce en quoi le corps est impliqué dans le fragment de vérité que la théorie sexuelle infantile esquive sans cesse » (p. 27). Cette hypothèse de Jean Bergès est une bonne occasion de revisiter ce

que Freud articule de la *Verneinung*. Celle-ci est la première étape d'une accession au refoulé qui s'accomplira dans la cure avec l'*Aufhebung* (soulèvement), lorsque le refoulement est levé. Or l'admission du refoulé est toujours un embarras pour le sujet, embarras dont, précisément, le surdoué réussit à se maintenir dispensé. Marika et Jean Bergès posent qu'il y aurait chez le surdoué « une défection particulière de la fonction de la *Verneinung*, de la dénégation qui viendrait rendre encore plus difficile toute *Aufhebung* [...] et ce qui, par ce mécanisme s'articule au savoir inconscient » (p. 32). La capacité particulière du surdoué à analyser et à synthétiser les données s'étaye alors sur « un effort mortifère de n'accéder jamais au savoir insu de l'inconscient » (p. 32) et l'ennui, marque distinctive de l'enfant surdoué, serait l'attente d'une négation qui porterait sur son savoir, c'est-à-dire l'émergence d'un sujet de l'inconscient que l'enfant surdoué passe son temps à esquiver.

25 Le lecteur est conduit au fil des articles à un véritable panorama de la question des surdoués. Nous pouvons mesurer la dimension sociale que revêt la question par des documents officiels comme : « La recommandation 1248 relative à l'éducation des enfants surdoués » du Conseil de l'Europe, ou encore par l'interview d'un inspecteur d'académie et d'une enseignante plongés dans le phénomène, côté Éducation nationale. Nous apprenons que les associations de familles, puissantes en la matière, poussent vers la création d'un enseignement spécialisé à dispenser aux élèves surdoués. Les principes de cet enseignement, même tempérés au niveau de l'Éducation nationale, offrent comme une image du prolongement du parent éducateur, tant la reconnaissance du caractère exceptionnel de ces enfants, leur soustraction aux règles communes d'un apprentissage destiné à leur âge, la limitation de la confrontation sociale avec leurs pairs et la concentration d'efforts pour leur éviter tout ennui sont promues à l'avant-plan. Le lecteur peut s'instruire avec la contribution d'un professeur de psychologie dirigeant une unité INSERM à l'hôpital Necker, Laurence Vaivre-Douret, qui sous le titre : « Les caractéristiques des enfants à hautes potentialités » expose une thèse officiellement reconnue. Selon celle-ci, les enfants surdoués présentent un « fonctionnement cérébral spécifique avec de hautes capacités de traitement de l'information » (p. 108), qui prend son départ dans un « état d'alerte continu, une quête du monde environnant [...] dès le début de la vie » (p. 106). Lorsque l'environnement ne se met pas au service de la précocité de l'enfant et notamment en cas de « forme utilisée trop tardivement (comme l'écriture ou l'orientation spatiale) », alors, des difficultés d'apprentissage peuvent apparaître à l'âge scolaire.

26 Ce texte est édifiant par l'imprécision des concepts, comme le recours à une « plasticité fonctionnelle », à la vitesse de conduction dans des réseaux neuronaux dont « l'intégration [...] se construit [...] à tous les niveaux des fonctions cérébrales » (p. 102) et qui font office de substrat de la précocité intellectuelle. Une chronologie développementale centrée sur la performance dans les apprentissages, mise dans un rapport sous-entendu avec le système nerveux, est proposée pour

reconnaître le profil de l'enfant surdoué. Cet auteur préconise un « dépistage » précoce, pour adapter l'environnement familial et scolaire à temps à « l'enfant à hautes potentialités » afin d'éviter tout gâchis de performance ultérieure.

27 Nous pouvons parcourir d'intéressantes contributions sur les tests dits d'intelligence dont l'origine remonte à la demande adressée à Binet en 1904 par une commission ministérielle, d'imaginer un moyen de dépistage des enfants incapables de suivre le rythme d'une classe habituelle. Dans les années 1940, D. Wechsler met au point un outil permettant de répartir la population en une courbe de Gauss. Chacune des échelles, verbale et de performance, possède une moyenne fixée à 100 : 50 % de la population se répartit en dessous et 50 % au dessus. Dans la répartition ainsi fixée, 2,2 % des individus ont un score au-dessus de 130. Deux cent mille enfants de six à seize ans tombent dans ce cas en France et bien entendu, la plupart s'ignorent en tant que « surdoués ». Les surdoués sont ceux pour qui une demande se fait jour d'être reconnus comme tels, demande se faisant nécessairement valoir auprès du psychologue détenteur de l'outil d'évaluation.

28 Des interventions intéressantes sont consacrées à des liens avec la question des surdoués dans la littérature (« L'élus » de Chaïm Potok par M. Dokhan ou encore le cas Joyce par P.-C. Cathelineau), la philosophie (le cas de Pascal par C. Ferron).

29 Le devenir ultérieur des enfants surdoués fait l'objet d'un article et l'on peut dire en résumé ce que tout le monde sait, à savoir que l'élite n'est pas composée d'enfants surdoués devenus grands. Adultes, ils sont plutôt caractérisés par une abstention phallique et ont choisi massivement des activités informatiques. L'engouffrement de tant de familles aimantées par l'idée que leur enfant serait « surdoué » n'en est que plus pathétique.

30 Une interview de C. Melman articule le problème des enfants surdoués aux thèmes développés dans son ouvrage *L'homme sans gravité*. Pour C. Melman la pensée de l'enfant surdoué est une « pensée sans gravité, c'est pour cela qu'elle peut être multiforme, multiplexe ; elle n'a pas l'assiette que viendrait lui donner la mise en place de ce qui aurait été perdu de l'objet a, qui viendrait nourrir, creuser un travail de la pensée ». Le surdoué est ici rapproché du psychotique. Tandis que M. Bergès-Bounès et S. Calmettes-Jean, qui posent les questions, se demandent si être surdoué en prenant appui sur le discours, n'est pas « une tentative structurante d'ancrage dans le symbolique » (p. 95), C. Melman leur répond que le « maniement du symbolique est d'autant plus aisé qu'on n'y est pas, justement, impliqué ». La question de la structure semble être posée avec plus de rigueur dans l'ensemble de l'ouvrage que ne le laissent entendre les propos de C. Melman qui remarque que « l'éducation que nous donnons aux enfants aujourd'hui est une éducation hors castration, qui les invite délibérément à échapper à ce type de contrainte » et dont le résultat est que « de façon banalement consécutive, on voit des enfants développer des facultés combinatoires qui justement échappent à la

limitation [...] » (p. 93). Cette assimilation du surdoué au non-castré reste en deçà de la diversité clinique et théorique présentée dans l'ouvrage où des cas psychotiques et pervers sont présentés parmi d'autres, notamment des cas où le phénomène de performance intellectuelle s'inscrit dans une revendication phallique du sujet surdoué lui-même. De plus, certaines observations soulignent que les remaniements qui bouleversent l'économie psychique à l'adolescence peuvent ramener un surdoué à la qualité d'adolescent ordinaire, surtout s'il est aidé par un analyste, cas où l'on peut difficilement penser à une absence complète de castration préalable.

³¹ Sans chercher une présentation exhaustive de ces trente-quatre textes, nous pouvons souligner la qualité des travaux, mais aussi l'intérêt de la diversité des contributions (pour soutenir celui du lecteur). Dans certains apports cliniques, nous pouvons regretter que des positions très directives prises avec les patients ne soient pas articulées dans un rapport avec la dynamique transférentielle. Nous pouvons regretter aussi parfois, que l'Autre parental, mère ou père impliqué dans le symptôme de son enfant, ne concentre pas plus l'intérêt des auteurs. Les textes présentés font se profiler une figure parentale, surtout maternelle, engagée dans une tentative éperdue de mettre en œuvre une plénitude narcissique grâce à l'enfant occupant une place d'idéal par son savoir.

³² Remarquons, pour finir avec M. et J. Bergès, que cet enfant lui-même est très souvent, quant à lui, dans l'ennui. Cet ennui n'est rien d'autre que « la marque chez eux de l'absence de désir de leurs parents à leur endroit, ou du moins de leur recherche éperdue de ce désir » (M. et J. Bergès, p. 30).

³³ À la question de savoir comment recevoir ces demandes de consultation qui visent à la communication du QI d'un enfant, la réponse qui émerge est résumée par Marika Bergès-Bounès : « Exactement comme celles de toutes les familles et enfants qui viennent vers nous, [...] en tentant de leur permettre de se repérer dans ce qui les mène à leur insu à venir poser cette question dans une consultation » (p. 60). Autrement dit dans le désir qui implique cette demande pour leur enfant.

³⁴ Anna Konrad